

ABONNEMENT LE CANADA Journal Quotidien du Soir. Un An en Ville . . . \$ 4.00 Un An par la Poste . . . \$ 8.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

LA VALLEE DE L'OTAWA Edition Hebdomadaire du Journal LE CANADA ABONNEMENT Un An en Ville . . . \$ 2.00 Un An par la Poste . . . 1.00

12eme. ANNEE No 191

OTTAWA, MARDI 15 SEPTEMBRE 1891

LE NUMERO 2 CENTS

LE KRACH DU ROMAN

Dans une de ses dernières Revues, mon collaborateur Paul Bonnetain, recherchant les causes du marasme de la librairie, indiquent sommairement l'importance qu'ont prise les magazines en France, leur nombre croissant, la terrible consommation qu'ils font de romans, nouvelles, voyages, variétés, moins surprenante, si l'on y réfléchit, que la surabondance de production contenue par laquelle l'approvisionnement des périodiques de toute sorte est assurée au delà même de leurs besoins.

C'est au point que des recueils ont dû se dédoubler, créer un buffet spécial de dégustation pour les chefs d'oeuvres anciens ou modernes trop sacrifiés au plat du jour. On pourrait comparer les directeurs de ces pique niques littéraires aux patrons de restaurants à vingt-deux sous. Chaque matin, ils descendent vers les Halles, le panier au bras. Ils parcourent successivement tous les pavillons de la Librairie parisienne. Ils flaireront le poisson chez Calmann Lévy, compileront les arrivages de Charpentier, chapoteront chez Lemerre, feront une halte devant le carreau de Marpon. Leurs emprunts récités, ils en forment le total au modique tarif de la reproduction, et se frottent les mains. Ils ont, pour quelques centaines de francs, la matière de deux ou trois volumes. Le magazine tire à 30,000 exemplaires: tout va bien!

C'est là une des variations que suggère le thème fourni par Bonnetain. Il n'est encore à d'autres broderies. Je ne m'y attarderai pas, car elles ont été presque toutes brillamment exécutées par mes confrères, ces jours-ci. Il est deux aspects cependant sous lesquels il me semble que la question n'a pas été présentée au public. On a bien dit que dans une certaine mesure, les éditeurs devaient être rendus responsables de la crise dont ils gémissent; mais on leur a surtout reproché de publier sans discernement, d'écouler les quais de leurs sodes et d'accueillir à caisse ouverte les petits ouvrages de l'amateur généreux.

Ils n'ont pas commis que ces imprudences. D'aucuns, trappés de la concurrence que leur font les magazines, ont cru pouvoir la braver en rivalisant de bon marché avec ceux-ci. Un exemple sera plus probant qu'une dissertation. Je m'adresse à vous, lecteur qui n'êtes point bibliophile, qui laissez indifférents les beaux tirages, les impressions de luxe, les papiers distingués, car le livre, se vé, comme l'homme, de fin; il agit, dans l'habit, une nuance et une coupe et trahit, jusque dans le nœud de cravate d'un titre chic, les doigts exercés du bon faiseur.

Je m'adresse à vous, lecteur qui dans les traits, les ombres, les bâteaux, en marchant, en courant, à table, au bain: à vous qui étendez la bougie avec le livre ouvert et en coupez les pages avec le bout de votre canne ou de votre parapluie.

més, la canicule sévissant, les éditeurs compatissent à notre accablement. Il serait si doux de pouvoir enfin feuilleter les livres qui se sont entassés sur la table de travail pendant l'hiver! Une arrière garde de fournisseurs cependant continue les hostilités, quémande la pratique des express, des châteaux et des plages, s'insinue dans les valises, fracture les malles, alourdit les sacs de voyage! Grossi par d'impétueux affluents, comme au temps des crises, l'étau des déshérités déboude de nouveautés. Et, pareillement, l'inondation attriste les gares.

Il ne faut pas se le dissimuler: c'est le Krach du roman à brève échéance. Un miracle: le désarmement conjurerait encore cette catastrophe. Mais il est plus facile de proposer que de l'imposer aux romanciers, ces sauterelles de la librairie. Ce ne sont pas, quoi qu'on dise, les jeunes les plus nombreuses ni les plus nuisibles. Il en est de vieilles: hommes politiques déshabillés ou disponibles, comédiens retraités, poètes fatigués, auteurs dramatiques au rancart, ronds de cuir desou grés, — autrement terribles. N'allez pas à attendre d'eux. Les œufs qu'ils déposent dans les bulletins bibliographiques pullulent. Seule, la ponte des amateurs est aussi funeste.

Je ne suis pas homme à déconseiller le roman, mais je fais un roman, mais je fais du roman. On est dans le roman comme on est dans le commerce, l'administration, les assurances. N'est ce pas en Amérique qu'il y a des cours de roman au cachet, en vingt leçons? Nous y viendrons. Quelques indulgences est permise, à la rigueur, envers les écrivains qui, sans imiter absolument la superbe et consciencieuse discrétion de Flaubert, commentent, néanmoins, qu'un livre, conçu dans la douleur, mûri, choyé, doit être porté dans le cerveau un an, deux ans, avant de voir le jour de la publicité.

Le roman, en moyenne, un roman par jour, so it trois cents par an, si l'on excepte raisonnablement les dimanches et fêtes, je n'exagère pas. Je suis plutôt au dessous de la vérité car, dans ce nombre, ne figurent point les réimpressions, passages d'une collection dans une autre, etc... Combien, parmi ces s bouquins restent à l'étalage le temps seulement qu'on les y voie! Trente Combien seront coupés? Dix. Combien en lira-t-on? Cinq.

Est-ce à dire que les auteurs et les éditeurs ignorent de quoi il retourne? Non. Les signes de lassitude que donne l'acheteur ne leur ont pas échappés, ils savent que les pages, l'été, de même que les salons, l'hiver, bouillent. Peut-être même démêlent-ils vaguement les causes de cette inflation grandissante. Le romancier a beau affirmer, en présentant son ours: "cette tranche de moi même est le mieux l'éché, goûtez-y", le lecteur ne goûte plus. Il a de la méfiance. C'est l'ennuyé par persuasion. Il y a si longtemps qu'on manque de sincérité vis à vis de lui!

Quant à ce que dit la critique, par exemple: "pourquoi trois cents pages sur un sujet si mince? Qu'avez-vous à dire?" Au lieu de répondre carrément: Rien, l'écrivain cherche une excuse, un faux fuyant: "Etude... Mœurs parisiennes... Etat d'âme..." Qui trompe-t'il? Personne. Pas même son éditeur.

Mais celui-ci est indécourageable. Rien ne le rebute, ni les "brouillons" empilés dans l'arrière boutique, ni les "retours" qui bastionnent son magasin, ni les éditions entières cédées au rabais. Sur quel ton réclame compte-t-il donc pour stimuler les appétits de lecteur? Je n'en vois qu'une de vraiment inédite. Pourquoi ne ferait-on pas défiler les romanciers, après l'armée, à la revue du 14 juillet?

Insouglé. Le gouvernement trouverait l'occasion de réparer une injustice, en admettant les gens de lettres aux expositions dont ils furent exclus jusqu'ici. Les recrues partirait de la caserne de Saumur et de l'Ecole Normale, où sont exercés saint Cyrien de la littérature, on enverrait à Longchamps une compagnie commandée par le doyen et le plus illustre de ses romanciers, l'auteur du Piano de Jeanne: M. Francisque Sarcey. Enfin, c'est un Carnot qui passerait la revue. M. Cunisset, notre confrère. Car nous en sommes là! Le genre du Président de la République rabote aussi!

Un espoir nous restait. Une opération analogue à la transfusion du sang pouvait encore sauver le malade. C'est un fait: le théâtre meurt d'anémie, alors que le roman souffre de plethore. Il y avait là l'indication d'un traitement. M. Zola a bien compris, car il déclare volontiers qu'il abandonnera le roman pour le théâtre, lorsque sa série de Rougon Macquart sera terminée.

Le théâtre, en moyenne, un roman par jour, so it trois cents par an, si l'on excepte raisonnablement les dimanches et fêtes, je n'exagère pas. Je suis plutôt au dessous de la vérité car, dans ce nombre, ne figurent point les réimpressions, passages d'une collection dans une autre, etc... Combien, parmi ces s bouquins restent à l'étalage le temps seulement qu'on les y voie! Trente Combien seront coupés? Dix. Combien en lira-t-on? Cinq.

frères qui connaissent les joies des succès moyens. Quant aux favoris, une seule inscription me paraît leur convenir, celle-ci: On ne compte plus! Ne serait-ce pas là le commencement de la sagesse? Au fond, il en est du livre comme de la bœuf: le plus recommandable est toujours le plus décoré? J'ai assez daubé l'éditeur, ce galeux de qui l'on prétend qu'il vient tout le mal, pour ne pas louer impartiallement son audace, son entêtement, sa confiance méritoires. Tous les ans le roman en fauche trois ou quatre: ils repoussent. Qu'espèrent ils?

Tiré à onze cents exemplaires un roman en 18 de quelque trois cents pages, coûte en composition, corrections, tirage, empreintes, couverture, papier, brochage, etc., — environ mille francs. Si vous ajoutez à cette somme les cinq cents francs de droits d'auteur qui rémunèrent honnêtement l'écrivain qui n'est plus novice et pas encore célèbre; puis les frais de publicité, de port, etc., le total de 1,800 francs est aisément atteint. L'éditeur qui veut simplement se récupérer de ses déboursés devra donc écouler l'édition entière, soit 900 à 950 exemplaires, déduction faite de la cent cinquante qui absorbent les servitudes ordinaires.

Je serais incompréhensible pour un grand nombre de lecteurs, si je ne faisais observer que le prix fort: 3.50, marqué sur la couverture, est purement conventionnel et que l'éditeur fait payer en réalité 2 fr. 10 net, aux libraires et aux gares, les volumes revendus au public 2 fr. 72 ou 3 francs. Un bénéfice n'est donc procuré que par la seconde édition, le second millier d'exemplaires. Combien de romans y parviennent? A peine un sur quinze. Avouons que l'éditeur est bon diable de s'obstiner dans des expériences sans profit — sans honneur non plus trop souvent, et d'aggraver ainsi l'incontinence de copie qui débale tant d'intelligences que d'âmes traquées négocier reconforteraient si bien?

Dans cinquante ans, le livre aura tué le théâtre, disait M. de Goncourt en 1879. Sa prophétie s'est réalisée — prématurément. Mais encore quelques victoires pareilles et l'on pourra coucher le meurtre à côté de la victime. A moins qu'une taxe convenablement appliquée... Pourquoi se recrier? On a bien parlé d'en mettre une sur les pianos. Or qu'est devenu le roman sous la plume des amateurs et des virtuoses d'à présent, sinon le piano, l'insupportable piano à tous les étages de la pensée, depuis l'opulent entré-sol de M. Zola, jusqu'à un sixième mansardé des Bonnes à tout faire? LUCIEN DESCARVES.

Interview de sir Charles Dilke Un rédacteur du GAZETTE a été reçu à Docket, dans sa propriété située au bord de la Tamise, par sir Charles Dilke, l'ancien sous secrétaire d'Etat du Cabinet Gladstone et la consulté sur la situation créée par les récents événements de Cronstadt. Sir Charles Dilke estime que ces événements ne sont que la conséquence d'une situation qui existait déjà depuis assez longtemps.

Il n'y a, à dit-il, que la foule aux yeux de laquelle ces manifestations ont pris l'importance d'un événement. Les gens sensés ne considèrent pas les choses ainsi. Dès le mois de décembre dernier, quand on a annoncé la visite de l'escadre française en Russie, ce qui arrive était prévu. On peut même dire que, depuis plusieurs années, la situation actuelle était, pour parler le langage du philosophe Kant, "en puissance". Questionné sur les effets que doit produire l'entente franco russe, sir Charles Dilke a fait la réponse suivante: — Ces effets, je ne les aperçois pas, excepté dans l'éventualité d'une guerre. Or, j'ai eu l'occasion de vous le dire déjà dans nos conversations antérieures, la situation de l'Europe dépend de la volonté personnelle de l'empereur de Russie. S'il ne désire pas la guerre, — ce que je crois, — la paix est assurée.

Dans tous les cas, soyez certain que l'empereur d'Allemagne ne commencerait par la guerre. Il ne pourrait pas la faire sans l'Autriche et l'Italie, et ces deux puissances ne le suivraient pas dans une guerre agressive. — Vous croyez donc que la triple alliance n'a pas de caractère agresseur? — Pour moi, l'Autriche et l'Italie ne suivraient pas une politique agressive, car c'est là une politique beaucoup trop dangereuse. La guerre, remarquez le bien, est très à redouter par toutes les puissances, excepté par la Russie. Cette dernière puissance est indestructible. La France et l'Allemagne, elles, peuvent être détruites. — Et l'Angleterre? — Chez elle, l'Angleterre est indestructible. Aux Indes, c'est une autre affaire: elle est destructible. Voici, d'autre part, comment l'homme d'Etat anglais s'est exprimé au sujet de la politique suivie au dehors par l'Angleterre: — Nous n'avons nullement les mains liées. La vérité, nous la savons aujourd'hui. Je l'avais dite, d'ailleurs, dès 1857, dans mon livre: l'Europe en 1889. J'écrivais, je faisais connaître alors que nous avions signé quelque chose, mais qu'il n'y avait pas d'alliance formelle. Nous avons simplement exprimé à l'Italie, sur le papier, notre désir commun de voir maintenir le status quo méditerranéen.

Mais cet engagement ne nous lie en aucune façon. Il s'agit d'une simple déclaration de lord Salisbury, qui n'engage en rien ses successeurs. — Qu'il survienne une guerre, ne seriez vous pas peut être engagés malgré vous? — Malgré nous? C'est impossible. Je ne crois pas, d'ailleurs, à la guerre. Le seul danger qui puisse la faire éclater, est l'imprévu. Maintenant, je suppose qu'elle éclate; je crois que l'Angleterre n'y prendrait point part; j'ai suis convaincu que la Chambre des Communes ne voterait pas d'argent pour une guerre continentale. L'Angleterre conserverait la plus stricte neutralité. Notre confrère a voulu connaître également l'opinion de sir Charles Dilke sur la portée de la visite de l'escadre française à Portsmouth. Celui-ci n'a fait aucune difficulté pour lui répondre. Voici comment il s'est exprimé. — D'après moi, sans avoir une énorme importance, cette visite a plus d'importance que l'autre. Car la visite de Portsmouth montre le désir de la France de ne pas être trop désagréable à l'Angleterre, et d'autre part, si cette visite a lieu, c'est que le ministre conservateur de lord Salisbury proteste lui-même contre la politique extérieure, qu'il a paru suivre. A ces deux points de vue, la manifestation de Portsmouth est un événement.

Quant à la question d'Egypte, sir Charles Dilke est persuadé qu'elle ne sera pas réglée par le ministère actuel, qui continue à rester en Egypte en occupation temporaire. Et si les libéraux arrivent au pouvoir aux prochaines élections? L'occupation de l'Egypte ne sera pas abandonnée tout de suite. Mais je suis certain que l'Angleterre quitterait l'Egypte, si les libéraux restaient quelques années au pouvoir. Je suis persuadé qu'on saurait démontre à la Chambre des Communes que l'Egypte n'a pas de valeur militaire pour nous.

Nous n'avons, là bas, que l'intérêt de la paix et du passage. Ces intérêts seraient sauvegardés après l'évacuation. Nous prendrions certainement arrangement avec les puissances, comme nous en avons pris en 1884 avec la France. Ensuite, on neutraliserait le pays. — Seulement il faudrait tenir, cette fois, les engagements que vous avez point tenus envers nous. — Oh! je suis absolument du côté de vos Français dans la question d'Egypte. Si je trouve que sur certaines questions secondaires, comme celle de Terre Neuve, les Français

nous taquinaient bien inutilement, — ce qui m'a valu, bien à tort, d'être appelé anti français par quelques-uns de vos compatriotes, j'estime que, dans cette question d'Egypte, vous avez raison de nous reprocher d'avoir manqué à notre parole, et cela contre notre intérêt. Je ne trouve aucun intérêt à avoir agi comme nous l'avons fait. Une dernière question. Vous m'avez parlé tout à l'heure des succès de lord Salisbury: vous pensez donc qu'aux prochaines élections le parti libéral arrivera au pouvoir en Angleterre? — J'en suis convaincu. Mais les élections auront lieu plus tard qu'on ne le croit généralement. On croit qu'elles auront lieu à Pâques prochain ou en juillet. Pour moi, mon avis est qu'elles ne se feront pas avant la fin de l'année prochaine. Au point de vue des relations franco anglaises, je pense que le retour du parti libéral au pouvoir aura d'excellents effets. Certes, s'il arrive au pouvoir, faible, sans chances de durée, il ne pourra rien faire. Ce sera comme en 1886. Mais, s'il arrive au pouvoir, fort, la Chambre libérale demandera certainement à quoi sert l'occupation militaire de l'Egypte et s'il n'y a pas lieu de tenir les engagements de 1884. Ce jour là, la question d'Egypte sera bien près d'être résolue. Permettez-moi d'espérer qu'alors il s'opérerait en France une véritable détente à notre égard, et qu'elle saurait nous donner satisfaction sur certaines questions secondaires, comme celle de Terre Neuve, par exemple, qui est assez dangereuse...

La tragédie de Sherbrooke SHERBROOKE, 14 Sept. — L'affaire Bouchard se complique, et devient de plus en plus mystérieuse. Le coroner Pelletier a commencé samedi une enquête qui s'est continuée samedi soir et a été ajournée à aujourd'hui, à 8 heures p. m. L'épouse de la victime a désigné un nommé Baudouin, de cette ville, comme l'auteur de l'attentat. Baudouin a été arrêté, et dans sa déposition devant le jury du coroner a nié toute participation à cette affreuse boucherie. Il admet être allé à la soirée, mais prétend n'avoir laissé à onze heures et être allé se coucher vers minuit. La femme dit que l'affaire est arrivée sur les 6 heures du matin.

Baudouin est un jeune homme musculeux, bien bâti, et passe pour une bonne jeunesse. Il est allé à la boisson, et devient querelleur sous l'influence du whiskey. Il appartient à une famille de braves gens; son père est un ouvrier menuisier très respectable, et l'on dit que le fils a déjà causé beaucoup de chagrin à sa mère, par sa mauvaise conduite. Voici en substance la version de l'affaire tel que donnée par l'épouse Bouchard dans sa déposition arrêtée: "Baudouin est arrivé vers neuf heures du soir à la maison, il s'est assis et a causé avec nous. Mon mari lui a demandé de payer quel que chose; Baudouin a dit oui, et a donné de l'argent à mon mari qui est allé chercher une bouteille de whiskey. J'en ai pris un coup avec eux. Mon mari a été environ un quart d'heure absent. Je suis descendu au deuxième étage chez les Marchal; quel que temps après mon mari est descendu pour me chercher, et je me suis caché dans un garde robe, il est reparti et est redescendu quelque temps après avec un fer à repasser à la main, en sachant cependant qu'il ne m'avait pas vu. Je suis alors sortie de ma cachette et j'ai monté chez moi. Ils étaient en fête tous les deux, Baudouin et mon mari. Je leur ai suggéré d'aller prendre une marche et ils sont sortis ensemble. Ils sont revenus vers trois heures du matin avec une autre bouteille, ils se sont assis dans la cuisine et se sont mis à boire.

Mon mari a voulu me faire lever pour prendre un coup avec eux, je n'ai pas voulu. Il est retourné à la cuisine, mais est revenu ensuite; pendant ce temps là, j'avais fermé une porte de chambre; il a menacé de défoncer si je n'ouvrais pas. Je me suis levée et ai ouvert la porte.

Baudouin lui a crié: ne touches pas à la femme, si tu lui touches, tu vas avoir affaire à moi. Mon mari a répondu: tu n'es pas un homme pour moi, et s'est avancé sur Baudouin pour le frapper. Baudouin a alors frappé mon mari qui est tombé sur une échelle. Baudouin n'avait rien dans les mains. Mon mari s'est relevé, il saignait; il a pris un miroir, s'est regardé et a dit à Baudouin; tu n'es pas un gentleman de m'avoir frappé avec un fer. Baudouin a répondu: j'ai frappé avec mes poings. J'ai trempé une serviette dans l'eau et l'ai donnée à mon mari, il s'est lavé la figure et est allé s'asseoir dans la cuisine. Baudouin est allé ensuite chercher une bouteille de bière, j'en ai pris un verre et Baudouin est parti, en me disant de ne pas parler de ce qui s'était passé. Il m'a dit clair dans le temps, c'était sur les six heures du matin. Je me suis alors couchée. Quand je me suis réveillée, il était tard, j'ai aperçu mon mari couché sur le ventre dans la pièce d'entrée, il était plein de sang et râlot.

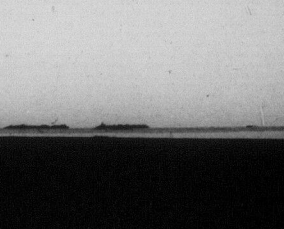
J'ai envoyé ma petite fille chercher les demoiselles Marchal, elles m'ont aidé à le retourner et parti parties. Je me suis mis à laver, et ensuite j'ai envoyé chercher M. Morency qui a dit en apercevant mon mari: "vous voyez bien qu'il est mort?" et est redescendu de suite.

Martel, un locataire, dans la même maison dit qu'il a entendu du bruit des allées et venues, toute la nuit, et que vers le matin, il a entendu Bouchard qui disait: "Tu n'es pas un gentleman de m'avoir ainsi frappé avec un fer." Il n'a pas reconnu la voix de Baudouin, et de plus prétend qu'il s'était plus de deux hommes, dans l'appartement.

Dion, le commis de nuit de l'Hôtel Continental, dit que Baudouin est allé à l'Hôtel Continental, en compagnie d'un nommé Nosl, de Scotstown, vers 9 heures p. m., ils ont acheté une bouteille de whiskey et sont partis ensemble; ils sont revenus vers minuit, Baudouin a fait emplit de nouveau la même bouteille et est parti, laissant Noel à l'hôtel, qui s'est endormi sur une chaise, dans l'office, après avoir dit à Dion qu'il était allé chez un nommé Bouchard. Baudouin est revenu à l'hôtel, à 3 heures moins vingt, vendredi matin, et a acheté une bouteille de whiskey; il était en compagnie de Bouchard, qui attendait à la porte, et ils sont partis ensemble; Bouchard paraissait bien en fête.

L'enquête se terminera probablement ce soir et les médecins qui ont fait l'autopsie présenteront aussi leur rapport. Il est fort possible que Bouchard soit mort de tout autre chose que des coups qu'il a reçus, il était malade depuis quinze jours, dit sa femme.

D'après le témoignage de la femme Baudouin j'aurais donné qu'un coup de poing à Bouchard. Cependant le sang qui a jailli sur les murs, les traces sur le plancher, les meubles brisés, tout indiquerait qu'il y a eu une lutte terrible. La femme se contredit à plusieurs endroits, et son histoire n'a pas toujours de suite. D'un autre côté, Baudouin se dit en état de prouver, par son frère qui couche avec lui, dans le même lit, qu'il a passé la nuit chez son père.



Manteaux... réparations... magasins... Vienn... grands centres... marchandise... prix regulier... nous voir... pphy & Cie. Rue Sparks.

L. LEGRAND, Fournisseur de la Cour de Cassation, 207, RUE SAINT-HIPPOLITE, PARIS.

Il suffit de froter légèrement les objets pour les parfumer... Pardonnez-moi! Pardonnez-moi!

ENQUÊTE DE TRÉVENEUC... événement, pour de Trévenec, que le Cyprien Prémourel un nombre infini d'habitants de ce joli pays à peu près ex-